Document generated on 04/19/2024 11:32 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Robert Hébert, Robert Lévesque

Chantal Ringuet

Number 163, Fall 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83215ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ringuet, C. (2016). Review of [Robert Hébert, Robert Lévesque]. *Lettres québécoises*, (163), 52–53.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Essai

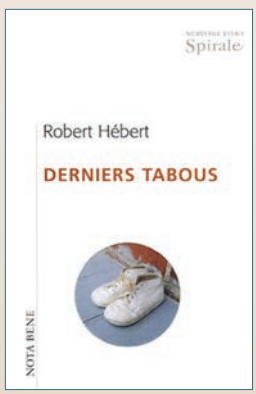
par CHANTAL RINGUET

☆☆☆☆

ROBERT HÉBERT
Derniers tabous
Montréal, Nota bene, coll. « Nouveaux essais Spirale », 2015, 150 p., 19,95 $.

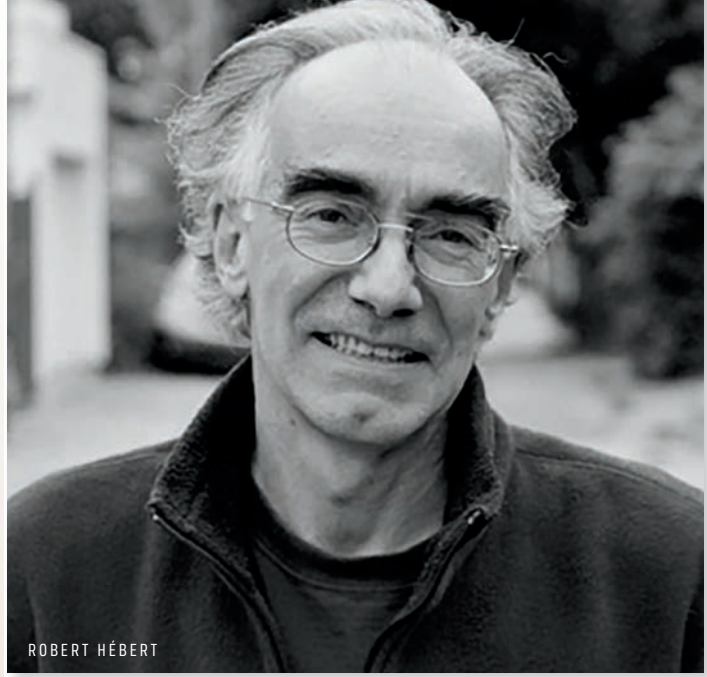
La wilderness de Robert Hébert

Il est des petits livres qui, malgré la richesse de leur propos et l'originalité de leur forme, passent un peu inaperçus lors de leur publication. Tel est le cas du dernier ouvrage de Robert Hébert, *Derniers tabous*, qui a paru l'an dernier chez Nota bene dans la collection « Nouveaux essais *Spirale* ». Ni un essai ni un « Papiers collés », l'ouvrage est plutôt un recueil de textes abordant l'engagement de l'auteur dans la littérature et la vie de la pensée. Hébert s'y révèle dans sa mélancolie profonde augmentée d'une solitude inquiète à l'endroit des restes, oublis et autres formes de disparition qui hantent notre époque. En cela, il apparaît tel un brocanteur des idées en quête de traces et préoccupé par les maux de la civilisation qui stigmatisent la pensée à force de vouloir l'astreindre à une norme qui représente « une anomalie, aboutie » (p. 131).



HABITER LES FRANGES

S'il n'est pas donné à tous de suivre aisément le promeneur solitaire qu'est Hébert au fil de ses péripéties dans l'espace et — surtout — dans le temps, c'est en effet parce qu'il déroge sans cesse aux conventions, sa pensée fonctionnant moins par habitudes que par ricochets. Épris d'une certaine *wilderness* héritée de ses ancêtres paternels, Acadiens déportés en divers lieux, du Massachusetts à l'Ontario, Hébert s'interroge : « De quel impensé le nom d'Acadien porte-t-il le stigmate ? » (p. 28) Suivent quelques réflexions à propos d'événements dramatiques de l'histoire canadienne ayant entraîné la perte de quelques bibliothèques : signalons l'incendie criminel du bâtiment du Parlement du Canada-Uni en 1849 ayant causé la destruction de deux bibliothèques de l'Assemblée et du Conseil législatif, soit près de 23 000 volumes et de nombreux documents d'archives ; puis, en 1858, l'incendie de la bibliothèque de l'Institut canadien et ses 4 000 ouvrages, sans compter les journaux et les périodiques. Que de tels événements soient passés sous silence dans des ouvrages spécialisés, cela rend compte d'un problème de transmission de l'histoire qui laisse une forte impression d'inexistence à l'auteur. Cherchant à pallier ce véritable « trou de mémoire » qui s'étend sur plusieurs générations, le philosophe-enseignant poursuit sa quête à l'occasion de pérégrinations urbaines qui l'amènent du côté de la maison LaFontaine, devenue une sorte de ruine, puis du côté de la Grande Bibliothèque, autrefois un Colisée du livre aux vitrines annonçant des « liquidations » d'ouvrages de toutes sortes, vaste dépôt d'une mémoire collective défaillante. À son insu, le philosophe deviendra le passeur d'un livre perdu entre générations et il croisera à quelques reprises son double. Échos freudiens, sentiment de *unheimlich*, angoisse du dédoublement… On le sent : l'ombre de Kafka n'est pas loin. S'y reflète la situation de ce « minoritaire devant les Minotaures » (p. 111) qui affronte sa propre altérité : « Penser l'après-signature, c'est penser contre soi-même en tant qu'auteur » (p. 33), écrit-il.


ROBERT HÉBERT

Dans la profession, Robert Hébert fait figure de penseur éclectique au sens fort du terme, en exposant une vision originale qui défie les *habitus* de ses contemporains et en renouant avec une tradition philosophique et littéraire sans faire l'économie des fêlures, bris et aspérités qui jonchent son parcours. La question de l'origine, celle de l'oubli de l'être, se trouvent actualisées ici d'une manière peu commune, aux risques et périls de celui qui « habite aussi les franges », comme l'indique le titre d'un ouvrage antérieur. En ce sens, sa critique virulente de l'*establishment* universitaire, qu'il a amorcée ailleurs, dénonce avec une justesse percutante la faillite de la pensée qui résulte souvent de la recherche subventionnée : « La philosophie académique, c'est la peur ou la haine de faire de la philosophie avec un sujet vivant, autoréflexif, libérateur. » (p. 102)

« ÉCRIRE CROCHE »

Si l'expérience de la déportation se transmet dans le temps, à travers les générations et par-delà les cultures, elle engendre aussi la fragmentation de l'être et sa disparité. Une telle fragmentation trouve en effet à s'incarner dans une langue imagée et parfois drolatique, qui renoue elle aussi avec l'histoire des ancêtres en se faisant hachurée. Véritable plongée dans les méandres d'un imaginaire sans concession, le chapitre intitulé « *Mingling* » se compose de petits textes ludiques teintés de « bilinguisme ». « You need a delicate category / pour y inclure le boomerang des choses invisibles/grain d'une voix, avenir de la mémoire ». Ici, le transfert dans la langue permet de rendre sensible un certain impensé qu'on croirait issu d'un champ de décombres. Il n'est donc pas étonnant que la musique — celle de Charles Ives, d'Hector Zazou et de Claude Vivier — se fasse entendre au loin, en guise d'accompagnement d'un « jubilion » ou petit texte hybride tel que *Winning ou la clé des champs*. Celui-ci s'ouvre sur une citation de Whitman à propos d'un refus du poète de se traduire lui-même au plus grand nombre et se poursuit ainsi : « Une pensée avance à ses risques et périls/démons anciens/primeval tongues & langue vierge// cette pensée ne dogmatise en rien/blood, sweat and gears. » (p. 81-82) L'alternance entre le français et l'anglais exprime un vacillement, une fragilité mais aussi une richesse : il ne s'agit pas d'une langue abâtardie, contaminée par l'anglais, mais bien d'une langue poétique, forgée dans le but de « faire avancer le sens par sauts » (p. 90).

Sans doute Hébert est-il un penseur de l'exil. Sa réflexion centrée sur le temps, la mémoire et la transmission, qui vise l'inscription du sujet dans l'histoire à la suite des expériences d'arrachement, de déprise identitaire et de dessaisissement de soi, l'indique clairement. « Écrire croche » (p. 122), telle est sa manière d'emprunter un autre chemin et, surtout, d'ouvrir de multiples sentiers.

☆☆☆

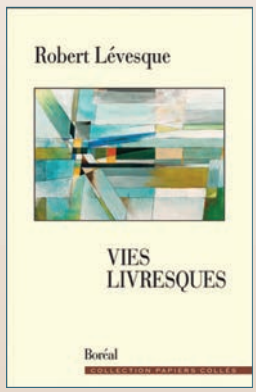
ROBERT LÉVESQUE
Vies livresques
Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2016, 240 p., 24,95 $.

Epideixis ou La librairie infinie

Série de portraits d'un homme de lettres bouillonnant qui porte un regard désabusé sur le monde à travers le prisme d'une culture foisonnante ou véritable hommage aux libraires, ceux qui incarnent mieux que quiconque la vie livresque qui se décline ici en quinze variations ? À dire vrai, le dernier ouvrage de Robert Lévesque nous laisse sur un sentiment mi-figue mi-raisin, malgré la verve de l'auteur, son amour des livres et l'étendue de ses connaissances.

ROBERT LÉVESQUE

Dans ce recueil de textes publié dans la collection « Papiers collés » chez Boréal, l'auteur expose sa passion des livres, en faisant découvrir un vaste réseau de librairies à travers les personnages qui les animent : de Rimouski à Paris, de l'Île-Saint-Louis à New York, puis Montréal, défilent tour à tour mademoiselle d'Anjou, Hervé Jodoin, Charlotte Delbo, Raymond Queneau, Roland Benchimol et plusieurs autres. Le premier chapitre, « Mademoiselle d'Anjou », est consacré aux souvenirs de jeunesse de l'auteur dans la librairie Blais, univers fascinant où il achète son premier livre :



> [...] *je me souviens encore de l'impression profonde que me fit la lente application qu'elle mit à envelopper le papier kraft puis à tirer de la pelote fixée sur le comptoir une ficelle pour bien ligoter (ou brider) mon exemplaire du* Grand Meaulnes. *Quand plus tard, loin de Rimouski, je lirai Bernanos écrivant, dans* Sous le soleil de Satan [...], *que l'abbé Donissant « devine, autour du confessionnal, le petit peuple féminin du village d'Étaples aux lèvres sainement jointes ou pincées d'un pli mauvais », je repenserai incontinent à mon inoubliée et spectrale mademoiselle d'Anjou.* (p. 29)

D'entrée de jeu, le ton est donné. Dans un style qui frôle le carnavalesque, romances, rumeurs et vices s'accumulent au fil des pages ; en filigrane, sous l'œil réprobateur du clergé, se croisent le moraliste et le pornographe, sans oublier les prostituées, les maîtresses et les vieilles filles... Il fallait s'y attendre : Paris, ville mondiale de la littérature, est célébrée ici tel le point de référence ultime vers lequel convergent une panoplie d'idées, de références, de situations et d'anecdotes. En cela, Lévesque se rattache à sa génération, celle des Québécois dits « éclairés » qui ont tourné le dos à la Grande Noirceur dont ils sont issus pour faire de la Ville lumière leur centre.

En somme, l'ouvrage donne l'impression d'un *epideixis* ou, dans sa version contemporaine, d'un long monologue complaisant : la culture y coule à flots, un peu comme l'alcool. L'ensemble est trop verbeux, sans doute, pour ne pas saturer le lecteur à force d'itinérance du verbe. Il y a bien là un talent de conteur, mais celui-ci se trouve aplani par les relents de vieux clergé et les références abondantes, par trop datées, qui embroussaillent l'armature du texte. Entendons-nous : ainsi dépeints, ces univers de lecture sont le produit d'une génération d'hommes qui se situe en porte-à-faux avec la génération des hommes d'Église qui l'a précédée. Le chapitre consacré à Charlotte Delbo, l'une des rares femmes mentionnées, est bien court ; il reprend, en les simplifiant, des éléments mentionnés dans la biographie de Delbo écrite par Violaine Gelly et Paul Gradvohl (Fayard, 2013).

Quelles réflexions auront nourri ces vies livresques ? Dans le chapitre intitulé *Quercus canis*, on apprend « que ce cher Queneau aurait pu être libraire ! Libraire ! Quel libraire ! Mazette ! Le métier aurait-il raté son Einstein, son Edison, son Karajan ? » (p. 144). Ou aurait-il raté son Robert Lévesque ?

FRANCE MARTINEAU
Bonsoir la muette
ROMAN | 106 PAGES

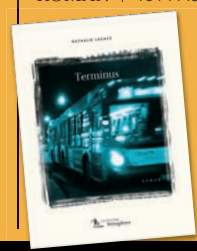
Un témoignage poignant livré avec finesse et indulgence.
17,95 $

ARAL CYR
Décombres
POÉSIE | 52 PAGES

Prose poétique très urbaine.
12,95 $

JEAN BELLO
Exil en la demeure
ROMAN | 182 PAGES

Des personnages à la fois ordinaires et plus grands que nature.
20,95 $

NATHALIE LAGACÉ
Terminus
ROMAN | 101 PAGES

Les hauts et les bas d'une chauffeuse d'autobus.
17,95 $

LES ÉDITIONS Sémaphore
GRANDS CRUS
www.editionssemaphore.qc.ca